

La bataille d'Eigenthal

Maria Conventz, institutrice

Ce que j'écris ici, est une fidèle restitution de ce que j'ai vécu au mois d'août 1914 : un morceau de l'histoire locale qui ne doit pas être sans intérêt.

L'action se déroule à 20 km au Nord-Ouest du Donon dans le hameau d'Eigenthal qui compte une quarantaine de maisons. Il est entouré de collines boisées et s'ouvre vers le Sud-Ouest sur la vallée de la Sarre par le Hiebelbachtal appelé Maiental.

Au Nord-Est, sur le Léonsberg, se trouve le hameau du St-Léon qui compte 22 maisons et une chapelle. Trois maisons sont situées vers Eigenthal, d'autres vers le Krienhof mais la majorité se tourne vers Walscheid, la vallée de la Bièvre et les hauteurs de Harreberg et d'Arzwiller. Sur le Paulusberg, au Sud-Est d'Eigenthal, la dizaine de maisons du hameau du Nonnenbourg sont rangées comme les perles du Rosaire et font partie de la paroisse de Walscheid. A 2 km au Sud d'Eigenthal est situé le sanatorium d'Abreschwiller.

Dans ce coin de montagne, la bataille de Sarrebourg a fait rage. Pendant que sur la ligne Metz-Donon, les artilleries des deux côtés se tiraient dessus avec des canons de 75 mm, les environs du St-Léon reçurent des obus de 110 mm en provenance de Dabo où le général allemand Deimling les installa en urgence.

Toute jeune institutrice à Eigenthal, j'ai noté jour après jour l'évolution des événements. Voici mes notes de l'époque.

----- O -----

Dimanche, le 16 Août 1914

Avec des sacs à dos et munis de bonnes chaussures, les agents forestiers de la route du Donon prennent la fuite.

« Que se passe-t-il ?

- Préparez-vous, les Français sont à nos trousses, ils ont franchi le Donon, bientôt ils seront là. »

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Les jeunes mères se plaignent : « Nos maris sont au front et nous avec nos enfants, dans le feu, qu'allons nous devenir ? Peut-être reviendront-ils et nous on ne sera plus là. » Les petits pleurent, les plus grands poussent des soupirs, les jeunes gens sont là, émus, sans paroles. Les personnes âgées ont des figures de marbre.

J'avais personnellement un autre sentiment, car enfin, après une longue attente, il y aurait enfin des changements : je verrais des Français, des Français dont nos parents nous ont raconté tant de bonnes choses glorieuses. Pour moi le destin est de mon côté, je pourrai revoir mes cousins.

Je m'imagine cette rencontre sous de lourdes canonnades, avec les montagnes qui tremblent, l'aviation, les soldats, les fuites d'un rocher à un autre avec le nécessaire sur le dos, etc.

Lundi, le 17 Août 1914

Vers midi arrivent les premiers Français. Sur la ligne Sarrebourg, Hochwalsch (Plaine-de-Walsch), Hommert, Dabo, sont postées les troupes allemandes. Vers 1 heure, la première patrouille française composée de 15 chasseurs à cheval rentre au village et se renseigne sur l'ennemi en braquant le revolver.

Les jeunes gens tremblent, les femmes claquent des dents et, sur les questions, les vieux cherchent des mots sans les trouver. On m'appelle : « Mademoiselle, vous êtes maintenant notre maire, vous devez nous défendre sinon ils nous fusilleront tous. »

Ça commence bien. Je me dirige vers le chef de patrouille qui vient vers moi en tendant son pistolet sur ma poitrine et me dit : « Madame, pouvez-vous me dire où se trouve l'ennemi ? »

Mauvaise situation, mon cœur bat la chamade. Je me vois déjà au ciel en regardant le revolver puis je regarde l'officier et je me mets à rire. Le Français fait de même et range son revolver dans son étui et me demande d'un air plus doux : « Y a-t-il des Allemands dans le village ? » Après un soupir, je réponds :

« Pour ma part, je ne peux pas vous donner d'explication. J'étais tout le temps dans la cuisine et je n'ai rien vu.

- Nous mettrons le feu à vos maisons si l'ennemi est caché ici. Nous agirons tel qu'il le fit à Badonviller. Il a même fait pire que nous le ferions : il a fusillé les habitants sans motif, sans jugement. »

Et s'adressant à ses soldats : « En avant, nous allons voir ! » Après un va-et-vient et quelques recherches, ils font demi-tour en direction d'Abreschwiller. La première peur est bien passée.

Une heure plus tard, le 92^{ème} Régiment d'Infanterie monte la vallée avec munitions, bagages et voitures sanitaires. Deux bataillons du 92^{ème} R.I. montent la colline et se dirigent l'un vers le St-Léon, l'autre vers le Nonnenbourg tandis que le troisième reste au village. Les hommes et leurs habits laissent paraître une longue marche.

Boitant, fatigués, ils sont chaussés avec des chaussures à lacets et des guêtres, leurs manteaux bleus et déchirés laissent apparaître les pantalons rouges. La discipline laisse à désirer, témoin les ordres qui doivent être repris plusieurs fois par l'officier avant d'être exécutés. Le salut semble plutôt être adressé à un camarade qu'à un supérieur et l'effectif est composé de gens de tous âges qui vont de 18 ans à l'homme aux cheveux gris. Il me semble que la France a gardé ses troupes d'élite pour d'autres endroits ou qu'ils ont mélangé les réservistes avec les militaires d'active.

Peu après leur entrée, ils coupèrent les fils de téléphone, cassèrent la boîte aux lettres, arrachèrent les pancartes de mobilisation, apportant le drapeau de la croix rouge de la convention de Genève et bloquant les entrées du village en empêchant hommes et bêtes de le quitter. Quiconque ne respectera pas les consignes sera fusillé. Les militaires sont cantonnés sur les 40 maisons du village par 10, 20, 30 ou 40 hommes par maison. L'école est épargnée. Le téléphone sera installé chez Florent Halter. Les soldats laissent cuire et rôtir leur viande mais les habitants doivent leur fournir les pommes de terre et les légumes.

Ce que les militaires veulent, ils l'achètent et le payent, personne ne peut se plaindre. Les Français ne sont pas effrontés et traitent avec diplomatie afin de gagner la sympathie des habitants.

Mardi, le 18 Août 1914

Vers midi, le Régiment se remet en marche en direction d'Abreschwiler pour prendre position au-dessus de La Valette, sur les hauteurs au sud de Vallerysthal – Trois-fontaines.

Dans le courant de l'après-midi arrivent les chasseurs des 1^{er}, 17^{ème}, 21^{ème} et 31^{ème} Chasseurs à pied. Une partie se dirige vers le St-Léon et l'autre reste là.

Tout le village, les prés, le Katzental et les forêts entourant Eigenthal sont occupés par les bivouacs des soldats. Très rapidement, à l'aide de pelles à manches courts, les soldats creusent un trou entouré de grosses pierres afin de faire cuire la viande et les légumes. Quelques habitants donnent leurs grosses marmites à bêtes, les tas de bois diminuent rapidement devant les maisons, les champs de pommes de terre sont visités.

Vers 22 heures, alors que tout le monde est de bonne humeur, le retentissement d'un sifflet aigu fait abandonner les positions de la journée. Tous les régiments avec à leur tête les 28 officiers ainsi que le général de brigade qui logeait au village descendent la vallée pour prendre position quelque part.

Mercredi, le 19 Août 1914

Sur le Léonsberg, le creusement des tranchées avance sur toute la hauteur, de la chapelle jusqu'au Bloecherplatz et au Soldatenkopf, ainsi que du Sattel jusqu'à Vallerysthal, soit sur environ 2 km. Les tranchées ont une profondeur qui va de 0,5 m à 1,5 m.

A 5 heures du matin, le 158^{ème} R.I. monte sur le Léonsberg, suivi à 7 heures par le 6^{ème} Régiment d'Artillerie légère avec ses 22 canons et ses munitions. 4 canons sont mis en batterie sur 3 places différentes :

- à 200 m au-dessus de l'école d'Eigenthal,
- près du Munichshof,
- au Rottenplattenweg, au sud-est du St-Léon.

Les 10 autres n'ayant trouvé une place convenable redescendent dans la vallée. Les dernières voitures de munitions grimpent en toute hâte la colline.

Vers 15 heures, un obus tombe près des positions françaises. Après 10 mn, ces derniers répondent. C'est parti, on n'entend plus que le son des canons qui couvre notre propre parole, des vitres cassent, les maisons tremblent.

Vers 18 heures, nous n'entendons plus l'infanterie et il nous semble que les artilleries se sont mutuellement détruites. Mais d'après les renseignements militaires, le front s'est déplacé de quelques kilomètres vers le Nord. Les chasseurs et l'infanterie ont dépassé Walscheid, le Rotstein, les hauteurs de Harreberg, ils ont repoussé les Allemands et tiennent les hauteurs.

C'est vers 20 heures que la bataille se calme. Trois avions allemands apparaissent, passent dans les nuages blancs et lâchent des shrapnels qui descendent vers le sol comme des étoiles.

Pendant la nuit, les canons restent sur les hauteurs tandis que les voitures de munitions descendent la vallée. La troupe passe des heures agréables dans les maisons vides du St-Léon pendant que les habitants campent sous les rochers.

Jeudi, le 20 Août 1914

Je me demande si le gros de la bataille est déjà atteint ou si la journée d'aujourd'hui nous le ramène et nous craignons une contre-attaque allemande.

A 6 heures commence le bombardement des avions et à 9 heures la bataille est engagée. Vers 10 heures, le feu d'artifice devient de plus en plus intense, désagréable et violent. Nous apprenons que cela provient de l'artillerie lourde allemande qui a été installée sur les hauteurs de Dabo. Les tuiles, les éclats d'obus et de shrapnels volent dans tous les sens. Le St-Léon brûle comme un feu de bûcherons. La moitié des habitants d'Eigenthal, soit 68 civils, se mettent à l'abri dans la cave voûtée de l'école.

Les soldats cherchent un abri à côté des maisons. Un obus explose sur le flanc de la montagne en face de la porte de l'école. Il fait un noir total pendant plusieurs minutes. Les blessés descendent les uns après les autres de la colline en boitant pour être soignés à l'école par des infirmiers, et moi je deviens madame l'infirmière.

Après une petite pause à midi, pendant que les avions tournoient, les combats reprennent avec plus de violence. Les sentiments qui envahissent l'homme dans de telles circonstances sont inexplicables. Seul celui qui fut en plein dans le feu peut s'en faire une idée.

Le hurlement des bêtes dans les flammes, des tuiles qui sautent, les vitres qui craquent, les mitrailleuses qui crachent, les coups de fusil, le son des canons cassent les oreilles. On se croirait en enfer avec, en plus, la fumée qui monte vers le ciel, l'air pollué par la poudre, les hommes déchiquetés, les maisons qui brûlent. Un tel climat rend un homme fou et lui donne une volonté de se battre, aider ou fuir ; on appelle cela de la bravoure, du courage ou de la lâcheté.

Depuis mercredi, on ne voit ni médecins, ni infirmiers, encore moins de voitures sanitaires et de brancards. C'est par procession que les blessés descendent de la montagne, se traînent devant ma porte pour se faire soigner. Malgré une pluie de shrapnels, je leur fais des pansements provisoires et leur indique le chemin le plus court vers le sanatorium d'Abreschwiler, qui se trouve à 20 mn.

Au moins 10 hommes ont été soignés devant ma porte et une douzaine dans la cave de l'école. Mme Auguste Metzger m'a secondée dans la cave tandis que Bertha Kriner et Victorine Koulmann, à peine sorties de l'école, nous ramènent de l'eau de la fontaine au milieu du village, car on ne possède pas la conduite d'eau.

En soignant un blessé qui se trouvait sur le talus en face de l'école, ma robe est déchirée par un éclat d'obus de 8 cm environ. En toute hâte, je cours à l'abri dans la cave de l'école, mais en ouvrant la porte, j'ai la chair de poule. Dans la pénombre, 68 personnes ressemblant à des morts vivants me fixèrent. Mes compagnons de cave ravagés par la peur croyaient leur dernière heure arrivée. Je retourne dans la rue afin de monter dans ma chambre, au-dessus de l'école.

Vers 18 heures, la canonnade s'arrête. Nous commençons à respirer. Tout à coup, les hourras des combattants nous indiquent le moment le plus dur : le corps à corps à la baïonnette.

Des unités du 8^e Chasseur et du 132^e R.I. allemand, en passant par la Beimbach et des sentiers cachés, ont pris les Français à revers au Soldatenkopf et au Bloecherplatz. Cette manœuvre de diversion permet à d'autres Allemands d'attaquer aux endroits les plus raides. Peu après, des soldats français descendent la montagne avec 32 prisonniers ennemis. Ils nous montrent leurs

verres et nous leur ramenons de l'eau. En partant, le dernier de la colonne se retourne et en montrant ses camarades dit : « Nous dûmes être trahis par un garde forestier de la Beimbach. » Dans le courant de l'après-midi, l'ouvrier retraité Florent Halter, au moment même où il voulait parler à son épouse d'une conversation téléphonique qu'il a entendue par hasard, fut obligé par les Français à leur montrer le chemin pour se rendre à La Valette. On ne l'a plus jamais revu. Par la suite, on a appris qu'il a été emmené en captivité.

Vers 20 heures, le grand silence. Mes compagnons d'infortune reprennent vie. Des voitures sanitaires roulent toute la nuit pour le transport des blessés. Les morts sont évacués au-delà de la frontière. A l'heure actuelle, une voiture passe chargée d'une vingtaine de cadavres entassés comme des gerbes de blé. Quelle terrible journée !

Vendredi, le 21 Août 1914

Les Français sont à nouveau au Soldatenkopf et au Bloecherplatz. Les Allemands ont quitté leurs positions, conquises la veille, sûrement parce que les Français ne se sont pas fait battre au St-Léon. Les habitants du St-Léon et du Nonnenbourg, qui ont déjà passé deux jours et deux nuits sous les rochers, quittent au début de la journée leurs cachettes incertaines et dévalent la pente du Nonnenbourg.

Comme les habitants d'Eigenthal, ils cherchent également un abri dans la cave de l'école devenue maintenant trop petite. Par manque de place, certains réfugiés doivent aller se protéger au Bremental.

Aux environs de 6 heures, le combat meurtrier recommence avec la même violence que la veille. Nous n'en tenons plus tellement compte, on a déjà pris l'habitude. Au-dessus du St-Léon, c'est le terrible déluge de feu. Les rangs des Français s'éclaircissent de plus en plus : « Là-haut, c'est pire qu'une boucherie ! » Mais personne ne recule. « Tenons ferme. La tête du renfort est déjà à St-Quirin. »

Après un court répit à midi, des avions observateurs tournent au-dessus de nous et peu après, le combat reprend, encore plus violent. Le sifflement des obus et la pluie des shrapnels n'est plus au-dessus de nos têtes mais se dirige maintenant vers la vallée de la Sarre et St-Quirin.

Depuis une heure, la tactique semble avoir changé. D'après des informations militaires, les unités allemandes viennent des hauteurs du Grand Soldat et essayent avec les forces venant de Sarrebourg de faire une jonction à St-Quirin afin de prendre en tenaille le bataillon français qui se trouve sur les hauteurs de la ligne Freiwald, St-Léon, Bloecherplatz. Les renforts restent invisibles. La manœuvre d'encerclement se prépare. Un ordre est donné : « Sauve qui peut ! » Les Français prennent la fuite le long de la forêt en direction de St-Quirin. Les manteaux, les musettes et tout ce qui gêne pour faciliter une retraite rapide sont jetés.

La chaleur est terrifiante. Une unité d'infanterie qui couvrait la retraite creuse en vitesse des tranchées au Sud-Ouest d'Eigenthal. L'artillerie se place derrière et tire 43 obus avant de prendre la fuite en laissant le reste du travail à l'infanterie. Pendant ce temps, l'artillerie allemande continue son concert en direction de la frontière.

Vers 15 heures, des cris sauvages proviennent du Sonnenberg¹. Encore une fois, un combat à la baïonnette.

Et c'est vers les 17 heures que les 50-60 derniers Français quittent Eigenthal en direction d'Abreschwiler. Les unités qui formaient l'arrière-garde déplorent deux morts et cinq blessés. Les deux soldats morts, je les voyais de la fenêtre de la cuisine, sur le chemin de La Valette, ils jetaient leurs armes à terre et levaient leurs bras avant de s'écrouler. Les habitants du village cherchent les cinq blessés pour les soigner. Ils seront ensuite couchés dans le foin de la grange de la famille Kubler.

Les premiers Allemands des 8^{ème} Chasseur et 132^{ème} R.I. arrivent une heure plus tard au village. Des ordres nous sont donnés : toute les pièces, les chambres doivent être ouvertes afin de faciliter la fouille des maisons.

On m'appelle chez un lieutenant qui demande :

« Y a-t-il encore des Français ici ?

- Je crois que à part les cinq blessés graves, il n'y en a plus depuis une heure.

- Nous voulons les voir.

- De tels gens ne peuvent rester ainsi. »

Déjà un soldat grimpe à l'échelle pour descendre de la paille afin d'y coucher les Français. Quelle agréable surprise pour eux.

Je retourne à mon appartement que j'ai laissé ouvert, et quelle vision s'offre à moi ! Les militaires ont tout fouillé, les malles avec mes livres sont en désordre, deux ont même été vidées.

Une heure plus tard, le 105^{ème} R.I. traverse le village et fait un bivouac en dehors. L'écho de la montagne, suite au chant allemand « Vater, ich rufe dich! », fait un drôle d'effet.

L'artillerie allemande postée sur les hauteurs du St-Léon pilonne sans arrêt les régions d'Abreschwiler, Vasperviller et St-Quirin. D'épais nuages de fumée indiquent des incendies à Abreschwiler et au Kisytal

Samedi, le 22 Août 1914

Le téléphone est installé à la salle de l'école et le courrier est distribué dans une pièce de mon appartement.

Du matin au soir, des troupes, sûrement d'active et de première réserve, passent à travers le village. Les hommes, qui ont l'air jeune, et les officiers, sont propres et bien habillés d'un uniforme gris qui leur va sur mesure, leurs armes et matériel sont astiqués. Quel immense défilé rythmé au son de la marche et des chants, on dirait que toute l'armée allemande passe par chez nous. Les régiments sont inconnus, soldats et officiers ont les épaulettes retournées ou cachées, voire même enlevées. Le filet de camouflage dissimule le numéro sur le casque.

Dimanche, le 23 Août 1914

Les troupes passent sans arrêt. L'après-midi, c'est au tour des voitures de bagages et de la poste de

¹ Les ruines de la ferme du Sonnenberg sont encore visibles à 200 m à l'ouest du Munichshof ; elle a été détruite le 20.11.1944. NDLA

suivre le convoi. Le soir, un grand silence se met en place, interrompu de temps en temps par des patrouilles.

Lundi, le 24 Août 1914

Tout est fini. La curiosité me pousse, malgré l'interdiction, sur les hauteurs du St-Léon où les hommes de Walscheid enterrent les derniers morts. Quel désastre : les champs sont retournés, la forêt détruite. Toutes les hauteurs du St-Léon au Bloecherplatz sont semées de havresacs, de fusils cassés, d'éclats d'obus, de boîtes de conserve, de pelles, de pioches et de gamelles.

Entre tout ça, des morceaux d'uniformes bleu et rouge et, dans les trous d'obus et les arbres cassés, des corps ou parties de corps déchiquetés de soldats français. Un mort tenait ses deux mains sur son visage ; un autre, les yeux arrachés, tenait fortement sa poitrine ; un troisième a dû beaucoup souffrir. D'autres sont couchés face contre terre, comme s'ils dormaient.

L'annexe du St-Léon qui comptait 22 maisons n'est plus qu'un amas de ruines. Cinq maisons ont été brûlées, les autres abattues. Les champs d'Eigenthal et du Nonnenbourg sont retournés et méconnaissables. Les deux annexes comptent des toitures et des fenêtres cassées.

----- O -----

A ces notes, je rajouterai celles du 9.1.1915

Samedi, le 9 Janvier 1915

Depuis lundi, les cours d'école sont interrompus. Les écoliers bricolent sous ma conduite des couronnes en sapin et en chèvrefeuille pour les 54 tombes qui nous ont été confiées. Ce sont en général des fosses communes du St-Léon, Bloecherplatz, Soldatenkopf, Wassersupp, Nonnenbourg et Eigenthal, qui totalisent plus de 800 morts.

La commune de Walscheid, à qui appartient ces lieux, compte environ 1000 morts dont une moitié est allemande et l'autre française.